L'éducation sociale d'un romancier, le cas d'Eugène Süe

Anne-Marie Thiesse

► To cite this version:

Anne-Marie Thiesse. L'éducation sociale d'un romancier, le cas d'Eugène Süe. Actes de la Recherche en Sciences Sociales, 1980, Paternalisme et maternage., 32-33, pp.51-63. 10.3406/arss.1980.2079 . hal-02955942

HAL Id: hal-02955942

<https://hal.science/hal-02955942>

Submitted on 2 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'éducation sociale d'un romancier

Le cas d'Eugène Süe

Anne-Marie Thiesse

Citer ce document / Cite this document :

Thiesse Anne-Marie. L'éducation sociale d'un romancier. In: Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 32-33, avril/juin 1980. Paternalisme et maternage. pp. 51-63;

doi : <https://doi.org/10.3406/arss.1980.2079>

https://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1980_num_32_1_2079

Fichier pdf généré le 05/05/2020

Abstract

The social upbringing of a novelist : the case of Eugene Sue.

In this study on *Les Mystères de Paris* by Eugène Sue, we attempt to determine the reciprocal effect of the social image produced by one work of literature on the overall literary output of its author. A serialised novel written on a day-to-day basis and published over more than a year, *Les Mystères de Paris* bear the stamp of its readership. The many letters received by the writer as his serial was brought out were, in a manner of speaking, integrated into the very fabric of the novel by the author, through the comments and factual hints these letters contained. The fact that Sue took into account this feedback from his readers brought about a shift in the writer's political stance ; a Legitimist* Dandy turned «socialist intellectual» through having accepted the role of spokesman. assigned him by the petty and middle bourgeoisie. Along with this came changes in the work itself which, starting off as a picturesque novel exploring the seedier side of Parisian life, changes into a programmatic catalogue expounding social reforms. So here we have an invaluable document relating to the philanthropic vision of society in the nineteenth century, and one which illustrates the shift from a notion of 'Old Regime*** -style social assistance to a more modern one and «scientific» one.

* Legitimiste : one who adhered politically to the elder branch of the Bourbon family.

** A translation of the French l'Ancien Regime, the system of government prevailing in France prior to 1789.

Zusammenfassung

Die gesellschaftliche Erziehung eines Romanciers : der Fall Eugène Süe.

In dieser Studie über *Die Geheimnisse von Paris* von Eugène Süe wird versucht, die Wirkung zu messen, die das gesellschaftliche Bild eines Werks auf dieses selbst und seinen Autor ausübt. *Die Geheimnisse von Paris*, ein Feuilleton-Roman, der, täglich neu weitergeschrieben, während eines ganzen Jahres über erschien, trägt den Stempel derer, die ihn gelesen haben : die jeweils nach Erscheinen der Fortsetzungsserie zahlreich beim Autor eintreffenden Briefe wurden von diesem verwertet und in Form von Urteilen, Wertungen und Informationen, die sie enthielten, dem Roman einverleibt. Mit der Berücksichtigung des Bildes, das ihm sein Publikum zurückwarf, wandelte sich der Schriftsteller selbst : Aus dem einstigen legitimistischen Dandy wurde ein «sozialistischer Intellektueller», der am Ende die Rolle als Wortführer annahm, die ihm seine Leser aus der kleinen und mittleren Bourgeoisie angetragen hatten. Veränderung erfuhr aber auch das Werk selbst. Zunächst begonnen als ein pittoresker Erkundungsroman der «Niederungen» von Paris, wandelte er sich in der Folge zu einem programmatischen Katalog sozialer Reformen. Mit ihm sind wir so im Besitz eines unersetzlichen Dokuments nicht allein über die «philantropische» Sicht der sozialen Welt im 19. Jahrhundert, sondern auch den Übergang einer noch vom «Ancien Régime» geprägten Konzeption von Sozialfürsorge zu einer bereits «modernen» und medikalisierten Konzeption.

Résumé

L'éducation sociale d'un romancier : Le cas Eugène Sue.

Dans cette étude sur *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue, on s'efforce de mesurer l'effet produit par l'image sociale d'une oeuvre sur l'oeuvre elle-même et son auteur. Roman-feuilleton écrit au jour le jour et publié durant plus d'un an, *Les Mystères de Paris* portent l'empreinte de ceux qui l'ont lu : les nombreuses lettres reçues par l'écrivain, au fur et à mesure de la parution, ont été en quelque sorte intégrées au roman par l'auteur, à travers les jugements et les informations qu'elles contenaient. La prise en compte par Sue de l'image que lui renvoyait le public a entraîné une évolution de l'écrivain, dandy légitimiste mué en «intellectuel socialiste» pour avoir accepté le rôle de porte-parole que lui assignaient ses lecteurs de la petite et moyenne bourgeoisie, et une modification de l'oeuvre qui, commencée comme un roman pittoresque d'exploration des bas-fonds de Paris, s'est transformée en un catalogue programmatique de réformes sociales. On possède ainsi un document irremplaçable sur la vision «philanthropique» du monde social au 19ème siècle et sur le passage d'une conception de l'assistance sociale de type «Ancien Régime» à une conception déjà «moderne» et médicalisée.

anne marie thiesse

l'éducation sociale d'un romancier le cas d'eugène sùe

Persée BY: creative commons

Illustration non autorisée à la diffusion

Rien n'est plus occulté, dans les études sur la genèse des textes littéraires, que *l'effet produit par l'image sociale de l'œuvre sur l'œuvre elle-même*; si les manuels d'histoire littéraire recourent fréquemment, dans leurs présentations biographiques, au découpage chronologique fondé sur la «périodisation» des œuvres, ils attribuent les évolutions ou les ruptures observées à l'approfondissement d'un projet initial, à la maturation d'une pensée créatrice, ou, dans les cas de radicale discontinuité, à un incident biographique affectant l'écrivain. Cette démarche s'inscrit dans la logique d'un discours de célébration (que la référence psychanalytique peut moderniser) identique à la logique du discours d'auto-célébration produit par les écrivains. Mémoires, correspondances, écrits théoriques des créateurs ne mentionnent guère l'influence qu'a pu exercer le jugement classant porté sur leurs œuvres (moins l'appréciation, positive ou négative, que la définition de la place assignée à ces œuvres dans l'espace des productions artistiques) pour le développement ultérieur de leur création. Rares sont les écrivains (1) qui reconnaissent avoir pris en compte l'image d'eux-mêmes qu'on leur renvoyait, explicité éventuellement la théorie qu'on leur supposait, et accordé leur pratique à cette théorie.

Eugène Süe, dont on étudie ici le cas, n'a jamais fait véritablement état du rôle joué par ses lecteurs dans l'évolution de sa pratique littéraire et de sa trajectoire sociale, mais on dispose de documents qui permettent avec une très grande précision de déterminer l'image sociale d'un de ses ouvrages et la manière dont cette image a transformé le projet littéraire initial de l'écrivain. Il s'agit d'un ensemble de 420 lettres (2) reçues par Eugène Süe lors de la parution des *Mystères de Paris* et écrites par les lecteurs de ce roman. Publiés en feuilletons dans un quotidien pendant plus d'un an (juin 1842-octobre 1843), et rédigés quasiment au jour le jour, *Les Mystères de Paris* portent dans leur texte la trace visible des jugements portés par les lecteurs sur le roman et de leur intégration dans un ouvrage modifié en conséquence.

L'examen du rapport ainsi institué entre l'écrivain et son public permet de rendre compte d'un engagement politique que Süe, pas plus que ses contemporains, n'a su expliquer autrement que par un miracle des «temps modernes» : dandy et mondain, il aurait soudain eu révélation de la question sociale, et décidé de consacrer sa vie et sa plume à la cause du peuple. Modèle explicatif de la

«prise de conscience» d'un intellectuel (3), souvent reproduit... Aussi tentera-t-on de dégager les caractères généraux et les traits spécifiques de la situation étudiée.

Des beaux-quartiers au socialisme

Né à Paris en 1804, Eugène Süe est le descendant d'une longue lignée de médecins célèbres, qui lui laissent en héritage de hautes relations dans les milieux du pouvoir, et une coquette somme qu'il dilapide rapidement après la mort de son père. Car ce fils de famille a refusé d'embrasser «l'état» de ses aïeux et ses rentes ne supportent point la comparaison avec les revenus de ses relations du Jockey-Club. Il débute dans la littérature par des romans historiques et d'aventures maritimes qui rencontrent un certain succès. Vers 1840, criblé de dettes, il se lance dans la production de romans-feuilletons. Il affiche alors des opinions légitimistes, fréquente les salons, entretient des relations d'amitié avec la noblesse titrée.

Le 28 avril 1850, à l'occasion d'une élection partielle, Süe est élu député républicain-socialiste de Paris. Exilé en Savoie (qui ne devient terre française qu'en 1860), après le coup d'état du 2 décembre, il meurt à Annecy en 1857; deux mois plus tard, les tribunaux du Second Empire ordonnent la saisie et la destruction de tous les exemplaires de son dernier ouvrage (4), «attendu que l'on ne saurait douter du danger (qu'il présente), en présence de la saisie de ce livre qui a été faite sur la plupart des membres des sociétés secrètes poursuivies et condamnées depuis plusieurs années» (5).

Entre ces deux pôles biographiques antithétiques se situe non seulement une trajectoire politique et sociale, mais aussi l'invention, par l'écrivain, d'une position nouvelle et spécifique dans un champ littéraire lui-même en profonde mutation.

La littérature industrielle

La prise du pouvoir politique par la bourgeoisie ne consacra pas seulement une domination économique antérieure : le système de production et de légitimation des biens symboliques se trouva complètement bouleversé. Sonnant le glas du mécénat d'Ancien Régime, la Révolution bourgeoise introduisit le concept de travail dans la production artistique et transforma l'artiste (et surtout l'écrivain), jusqu'alors pensionné, en un salarié rétribué en fonction de la distribution de ses produits sur le marché.

3—Cf. ces lignes où Süe expose le projet d'un ouvrage qu'il n'a jamais rédigé : «Il m'a paru d'un salutaire enseignement de démontrer par mon propre exemple, une nouvelle preuve de cette singulière et progressive évolution de l'âme et de la pensée, grâce à laquelle, cédant à l'unique et irrésistible attraction du juste, du bien, du vrai, l'on peut parcourir l'immense distance qui sépare deux pôles radicalement opposés : en d'autres termes, comment appartenant à l'opinion «légitimiste et catholique» en 1830, j'ai eu l'honneur d'insigne, en 1850, d'être le candidat du «conclave républicain-socialiste». Avant-propos d'*Une page de l'histoire de mes livres*, 2ème édition, Turin, impr. J. Favale, 1857.

4—*Les Mystères du Peuple, histoire d'une famille de prolétaires à travers les âges*, ouvrage publié en fascicules entre 1848 et 1857, Paris, Administration de la librairie. Réédition : Paris, Régine Desforges, 1977.

5—Pour plus de détails biographiques, se reporter à l'ouvrage de J.L. Bory, *Eugène Süe, le roi du roman populaire*, Paris, Hachette, 1962.

1—Seuls, peut-être, le reconnaissent ceux qui occupent des positions plus dominées dans le champ littéraire et sont conscients de leur manque de légitimité. C'est le cas de certains romanciers dits «populaires», par exemple Simenon, classé comme auteur de romans policiers, et dès lors spécialisé dans ce genre, bien qu'il visât des productions plus littéraires. Ce peut être, dans un autre ordre, le cas d'écrivains qui n'ont pas été «nourris dans le sérail», enclins de ce fait à dire ce qu'il est de règle de taire. Cf. A. Robbe-Grillet : «Mes étonnements, mes impatiences (devant la critique le sacrant théoricien d'une nouvelle école littéraire) étaient probablement d'autant plus vifs que j'ignorais tout, par ma formation, des milieux littéraires et de leurs habitudes.» *A quoi servent les théories in : Pour un nouveau roman*, Paris, Éd. de Minuit, 1963.

2—Correspondance déposée à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, rubrique des manuscrits, fonds Eugène Süe.

«Ce qui changea entre Racine et Frédéric Soulié, ce fut la composition du public payant, et aussi le mode de paiement. Les grands seigneurs et les Mécènes payaient souvent plus mal que le public moderne, mais ils payaient la plupart du temps en bloc, par des pensions, et ne s'abaissaient pas à surveiller l'exécution du travail fait ou à faire. Leur goût ne différait d'ailleurs pas de celui des écrivains, les uns et les autres ayant reçu une formation essentiellement classique. Ainsi, libre de suivre son goût, puisque c'était le même que celui de ses maîtres, libre de ne pas voir le rapport, pas toujours apparent, entre son travail et la rétribution de ce travail, l'artiste de la période classique jouissait de l'illusion de la liberté» (6).

Le champ littéraire, dans la première moitié du 19^{ème} siècle, traverse une crise profonde : les rapports individuels entre un artiste et son protecteur, fondés sur une parité culturelle et d'identiques critères de distinction, font place à une relation inégale entre un individu et une entité collective, *le public* (7), relation instable en raison même de la disparité intellectuelle entre ses deux termes, qui sera régularisée par la critique, force nouvelle (8) institutionnalisée à cette époque.

Divers facteurs liés à la Révolution Industrielle précipitent la mutation du champ littéraire : abaissement du prix de revient du papier et perfectionnement des techniques d'imprimerie, qui permettent des tirages plus importants et à moindre coût, première vague de scolarisation (9), qui accroît considérablement le nombre des lecteurs potentiels. La création du roman-feuilleton porte à son paroxysme la crise structurelle du champ littéraire traditionnel et met à jour les nouvelles conditions de production et diffusion littéraire dans l'économie capitaliste. Destiné à attirer à un journal un nombre considérable de lecteurs, et partant, à en faire un support publicitaire qui intéresse les annonceurs, le feuilleton est entièrement tributaire des goûts du (grand) public (10) : s'il déplaît, le public boude, en refusant de s'abonner, voire en se désabonnant; s'il plaît, les tirages augmentent (ils sont parfois décuplés) et les «fermiers d'annonces» signent de fabuleux contrats avec la direction du journal. Les directeurs de journaux surveillent donc de très près le succès

des feuilletons qu'ils publient, et n'hésitent pas à censurer les écrivains qui heurtent l'opinion du public; inversement, ils incitent les autres à poursuivre dans la voie qui leur a valu des succès (11). Ainsi la «littérature industrielle» (12) met en relief la «tyrannie du public», ce public populaire habitué, en 1840, des cabinets de lecture; tyrannie d'autant plus insupportable pour l'écrivain que ces nouveaux lecteurs, alphabétisés, certes, ont rarement reçu une instruction classique et ne possèdent point cette maîtrise du langage artistique, ces topoï de l'entendement intellectuel qui sont l'apanage et le signe de reconnaissance des «gens cultivés». La conséquence de cette hétérogénéité culturelle (qui recouvre une hétérogénéité de classe) entre l'écrivain et ses lecteurs engendre une pratique «non conforme» de la lecture. Le fonctionnement «normal» implique qu'une œuvre littéraire, préalablement classée par les pairs mandatés en une instance légitime (la critique), soit appréhendée par ceux auxquels elle est destinée en une expérience de lecture conçue comme «aventure individuelle» (et intime), expérience existentielle (la re-création du texte pour soi), intériorisation d'une fausse extériorité (13), jouissance du texte (jouissance à reconnaître sa propre aptitude à jouir d'un objet purement culturel).

Il n'en va pas de même avec le public à demi-instruit, impropre à discerner et valoriser le «travail littéraire», négligeant la forme pour le fond et cherchant dans le texte la clé d'un savoir informatif qu'il ne détient pas.

«Aujourd'hui le nombre des lecteurs s'est démesurément accru. Tout le monde lit, et veut lire beaucoup. Cette soif de lecture n'a pas pour seul mobile une inerte curiosité; bien certainement, c'est le désir d'apprendre qui est dessous... Voici donc une multitude altérée qui demande à savoir, qui veut connaître. Mais on ne saurait s'attendre à lui trouver la patience nécessaire pour accepter les dégoûts des premiers pas. Ce monde illettré n'a pas de discipline, il ne saurait consentir à planter l'arbre de la science, à l'arroser, à le voir devenir plante...

Ainsi l'on peut dire que les romanciers de nos jours sont les Berquins de la majorité des Français et que la manière dont ils apprennent l'histoire, la politique, la théologie, la littérature est presque la seule propre au goût actuel de leurs élèves» (14).

6—R. Messac, *Le detective-novel*, Paris, Champion, 1929.

7—Le terme apparaît dans cette acception au cours de la seconde moitié du 18^{ème} siècle.

8—Cf. R. Fayolle, *Une force nouvelle, la critique* in : *Histoire littéraire de la France*, IV, 1, Paris, Éd. Sociales, 1973.

9—Cf. la loi Guizot sur l'instruction primaire en 1833. Sous la Monarchie de Juillet, 2/3 environ des conscrits savent lire.

10—«Dans l'ancien état des choses, un journal était soutenu par ceux dont il exprimait les convictions politiques; c'était un drapeau. Il vivait de l'abonnement, c'est-à-dire de la marque d'adhésion donnée à ses doctrines par ceux qui les partageaient; les annonces industrielles n'étaient qu'un accessoire. Dans l'état de choses nouveau, un journal vit par l'annonce; les 40 ou 48 francs (annuels) que paient les abonnés suffisent à peine aux frais matériels, et les frais de rédaction, de direction, d'administration, doivent être couverts d'une autre manière; il faut nécessairement les demander à l'annonce. Or, pour avoir la quantité d'annonces indispensable au paiement de ces frais, il faut pouvoir offrir à l'industrie une publicité plus étendue que celle que peut assurer (...) chacune des opinions politiques en particulier.» A. Nettement, *Lettres critiques sur le feuilleton-roman*, Paris, Perrodi, 1845. L'amorce, ce fut le roman-feuilleton...

11—Cf. ce billet reçu par Balzac alors qu'il écrit *La Torpille* : «Il nous vient de si nombreuses réclamations contre le choix du sujet et la liberté de certaines descriptions que le gérant de *la Presse* demande à l'auteur de *La Vieille Fille* de choisir un autre sujet que *La Torpille*, un sujet qui, par les descriptions qu'il comportera, soit de nature à être lu par tout le monde et fasse même opposition au premier». Le feuilleton sera interrompu d'autorité par le gérant. Cf. encore cette «Lettre à l'Étrangère» : «Il arrive 20 lettres par jour de réprobation au journal, des gens qui cessent leur abonnement, etc... disent que rien n'est plus ennuyeux, que ce sont des bavardages insipides et on m'envoie ces lettres-là.» Cité par R. Guise, «Balzac et le roman-feuilleton» in : *L'Année balzacienne*, 1964.

12—Titre d'un article de Sainte-Beuve in : *Revue des deux Mondes*, 1^{er} septembre 1839.

13—Thèmes appelés à être développés dans les sujets de dissertation que fournit inépuissablement «l'expérience de la lecture», généralement formulés par la question : «Qu'est-ce pour vous que la lecture ?».

14—A. Gobineau, Essais de critique, *Le Commerce*, 29 oct. 1844, cité par R. Guise, *art. cit.*

Cet usage du roman comme Encyclopédie dispensant un savoir qui n'exige pas de propédeutique préalable est d'ailleurs accentué par le mode matériel de publication du feuilleton : inséré au « rez-de-chaussée » du journal, sous le compte-rendu des Débats à la Chambre et les faits-divers, il favorise tous les phénomènes « d'illusion réaliste », ce contre-sens de lecture si commun dont se gaussent aisément les lettrés.

Publiés en feuilleton dans le *Journal des Débats* (organe favorable à la Monarchie constitutionnelle) en 1842/43, *Les Mystères de Paris* furent l'occasion pour le public « populaire » d'imposer un autre usage social de l'œuvre littéraire, une autre représentation de l'écrivain et de son rôle.

Roman éducateur et éducation du romancier

Le prince héritier d'un petit État allemand, Rodolphe de Gérolstein, parcourt les quartiers populaires de Paris à la recherche de sa fille, qui lui a été enlevée alors qu'elle était encore enfant. Il la retrouve après maintes péripéties sous les traits d'une jeune fille, Fleur-de-Marie, contrainte à la prostitution par un couple de délinquants. Dans sa quête paternelle, le prince parcourt tous les lieux de la misère parisienne, déguisé en ouvrier, mais aussi tous les beaux quartiers, sous son apparence réelle, révélant les vices et les vertus cachés et les sanctionnant chaque fois comme il convient grâce à ses pouvoirs illimités.

Argument simple, qui repose sur la structure la plus élémentaire qui soit : le manichéisme. Ouvrage documenté, aussi, car Süe, avant d'entreprendre les *Mystères*, avait lu Parent-Duchâtelet et Frégier (qu'il cite) (15). *Les Mystères de Paris* se présentaient de prime abord comme une exploration pittoresque des bas-fonds parisiens, qui fit passer sur le lecteur des beaux-quartiers le grand frisson de la peur sociale, conjuguant par la mise en scène, dans le cadre urbain, d'une Contre-Société un double effet d'horreur : celui du roman noir anglais (16) et celui du roman d'aventures « coloniales », où l'irréductible étrangeté d'un Autre Monde constitue une menace pour le monde « civilisé » et ses valeurs.

« Nous allons essayer de mettre sous les yeux du lecteur quelques épisodes de la vie d'autres barbares aussi en-dehors de la civilisation que les sauvages peuplades peintes par Cooper.

Seulement les barbares dont nous parlons sont au milieu de nous (17); nous pouvons les coudoyer en nous aventurant dans les repaires où ils vivent, où ils se rassemblent pour concerter le meurtre, le vol, pour se partager enfin les dépouilles de leurs victimes.

Ces hommes ont des mœurs à eux, des femmes à eux, un langage à eux, langage mystérieux, rempli d'images dégoûtantes de sang » (18).

15—A. Parent-Duchâtelet, *Annales d'hygiène publique et de médecine légale*, revue fondée en 1829. Frégier, *Des classes dangereuses dans la population des grandes villes*, Paris, J.B. Baillière, 1840. Pour les analogies et références, voir L. Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris, Plon, 1958, p. 37.

16—Le titre du roman rappelle peut-être le titre d'un roman d'Ann Radcliffe, *Les Mystères d'Udolfo*.

17—Évocation d'une exclamation de Saint-Marc Girardin, dans *Le Journal des Débats* après l'insurrection des canuts lyonnais : « Les Barbares sont à nos portes ».

Dramatisation des premières études sociales, par l'intrigue romanesque et la mise en scène d'un « enquêteur » pratiquant « l'observation participante » (méconnaissable sous son déguisement ouvrier, maniant parfaitement l'argot, Rodolphe n'hésite pas à faire le coup de poing contre les truands), *Les Mystères* réveillaient la grande peur des classes dominantes devant un (sous) prolétariat mal connu et mal contrôlé. Mais le roman reprenait les caractéristiques du mélodrame, le seul genre ayant déjà pris pour protagonistes principaux des personnages « populaires » : outrance des gestes, des paroles et des situations; l'emprunt du romanesque au mélodramatique étant particulièrement manifeste dans un épisode où Rodolphe découvrait, par un trou dans une cloison, le tableau d'une famille ouvrière, accablée par une somme de malheurs inouïs autant qu'injustes.

Dans ce roman qui donnait une acuité et une actualité extrêmes à la problématique sociale de l'époque, nombreux furent ceux qui (contre-sens de lecture, c'est-à-dire attribution à l'auteur d'intentions qu'il n'avait pas) lurent une vision indignée de la réalité sociale.

Les « penseurs sociaux », d'abord :

« S'il ne s'agissait que d'effets littéraires à produire, si l'auteur n'avait cherché et atteint qu'un attrait de curiosité, nous serions les premiers à regretter qu'il eût ainsi dépensé son remarquable talent à des peintures dégoûtantes. Mais il n'en est rien. Monsieur Süe vient d'aborder la critique la plus incisive de la société avec une profondeur, une sagacité et une énergie dignes de toute gloire... Félicitons-le d'avoir signalé avec tant de vigueur des faits épouvantables, car ces faits existent, ces martyrs sont subis autour de nous, chaque jour, à toute heure... Félicitons-le d'avoir retracé d'un si chaleureux pinceau les effroyables douleurs du peuple et les cruelles insouciances de la société, dans ce même *Journal des Débats* dont un des rédacteurs à tête étroite, osait naguère écrire que tout est pour le mieux, que les afflictions des pauvres sont de pures inventions et qu'il n'y a rien à réformer » (Désiré Laverdant, *La Phalange*, 26 juin 1842, cité par J.L. Bory, *op. cit.*, p. 246).

Mais le (grand) public réagit de même : dès ses premiers épisodes, le feuilleton connaît un succès foudroyant, les tirages du *Journal des Débats* grimpent, on se bat dans les cabinets de lecture pour pouvoir l'emprunter, les éditions plus ou moins légales (y compris à l'étranger) se multiplient, et une abondante correspondance est adressée à « Monsieur Eugène Süe, auteur célèbre des *Mystères de Paris*, Paris », comme le mentionnent certaines enveloppes conservées. La majeure partie de ces lettres encourageait l'écrivain à persévérer dans « l'œuvre morale » qu'il a entreprise en commençant à révéler les drames sociaux.

« Je suis un lecteur sérieux des intéressants feuilletons que vous publiez dans *Le Journal des Débats*; j'ai toujours compris la portée de vos articles et l'esprit qui dirige cette œuvre. Je conçois que vous ayez été accusé de porter atteinte aux mœurs par suite de la peinture, si vraie, que vous faites d'une certaine classe de la société. La même

18—*Les Mystères de Paris*, Chapitre 1, Première Partie. L'édition de référence est ici l'édition intégrale Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1963. On se contentera ensuite de donner le numéro de page correspondant à cette édition.

prévention existent (19) contre vous parmi de bonnes et braves gens au milieu desquelles je vis; il m'a fallu bien des explications pour faire comprendre que vous seul aviez trouvé le moyen de faire connaître les causes de la misère et de l'immoralité d'une certaine classe de la société, en plaçant ces enseignements dans un roman intéressant qui vous sert de canevas; jusqu'à présent, les faits que vous racontez, que malheureusement vous n'inventez pas ne se trouvaient que dans des ouvrages sérieux, et n'étaient connus que d'un petit nombre. J'espère, Monsieur, que grâce à l'intérêt de votre roman, vous serez lu par beaucoup, et que vous formerez l'opinion sur les causes et les désordres dont nous (souffrons ?), et que vous contribuerez à donner une bonne direction aux moyens de prévenir ces malheurs» (Lettre datée du 22 mars 1843, signée Mérieux - médecin).

Déplacement du littéraire au social, de la fiction au réel qui n'est pas le seul fait des lecteurs bourgeois : les membres des classes populaires qui ont accès au feuilleton déclarent y retrouver la représentation exacte de leurs conditions d'existence.

«Il me semble dans mon simple bon-sens que le mérite d'un auteur et d'approcher du vrai le plus possible, que vous avez bien tracée le tableau de l'artisan honnête ces douleurs ces privations mille fois répéter ajouter à cela qu'il faut cacher sa misère car s'il la découvrait en entier il perdrait le peu de confiance qui lui est due à juste titre tant il est difficile à celui qui a tous se qui faut de croire que celui qui manque de tout peut rester pur, mais s'il cherchait il rencontrerait des vertus sublimes dans le cœur des pauvres gens. comme vous le faites dire à Morel il est impossible que le riche qui gorge de tout sache ce que l'on souffre ou sans cela ce serait affreux à penser... Dieu veuille que votre l'angage soit entendu et compris de bien du monde qui pensent soulager tant d'infortunes» (Lettre non datée, signée femme A. Lichtenauer, portière).

Dans la mesure où Süe enfreint la convention romanesque qui bannit les personnages populaires, ou les relègue dans les rôles «utilitaires», les membres des classes populaires se reconnaissent aisément dans la seule représentation qui leur soit donnée d'eux-mêmes, et ce d'autant plus que cette représentation d'un artisan, honnête et résigné malgré sa misère, les *valorise*, à l'intérieur même des normes morales du discours dominant.

«Cet artisan, restant si malheureux et si probe auprès de ce trésor, ne représente-t-il pas l'immense et formidable majorité des hommes qui, voués à jamais aux privations, mais paisibles, laborieux, résignés, voient chaque jour sans haine et sans envie amère resplendir à leurs yeux la magnificence des riches !

N'est-il pas enfin noble, consolant, de songer que ce n'est pas la force, que ce n'est pas la terreur, mais le bon sens moral qui seul contient ce redoutable océan populaire, dont le débordement pourrait engloutir la société tout entière, se jouant de ses lois, de sa puissance comme la mer en furie se joue des digues et des remparts !

Ne sympathise-t-on pas alors de toutes les forces de son âme et de son esprit avec ces généreuses intelligences, qui demandent un peu de place au soleil pour tant d'infortune, tant de courage, tant de résignation !» (*Les Mystères de Paris*, p. 288).

Décrivant «la misère honnête et honorable» et la recommandant instamment à la philanthropie des «classes supérieures» (20), les *Mystères* furent interprétés par de nombreux ouvriers comme une prédication (sociale et morale) obtenant le succès que n'avaient point les exhortations ecclésiastiques.

Une lectrice de Süe lui rapporte le dialogue suivant qu'elle a surpris entre deux ouvriers :

—«Joseph, viens-tu ce soir aux Folies, il y a un fameux spectacle ?

—Non.

—Pourquoi donc, toi qui d'ordinaire es si chaud ?

—Parce que.

—En voilà une réponse, parce que.

—S'il ne veut pas te le dire, reprit un troisième, je vais le faire ; tu sauras que Joseph veut faire des économies. (...) Il veut souscrire pour acheter *Les Mystères de Paris*.

—(...) C'est vrai; le père dit que c'est joliment topé, que c'est un fameux livre, que celui qui a fait ça connaît un peu son affaire, il prêche bien pour la morale et pour le malheureux» (Lettre datée du 24 octobre 1843, écrite par Ernestine Dumont, veuve de médecin).

Le feuilleton, de fait, obtient des résultats que l'éloquence de la Chaire lui envie : «Votre livre si remarquable des mystères de Paris a produit un effet merveilleux dans le monde; beaucoup de bons esprits ont compris qu'il fallait faire des sacrifices pour moraliser les enfants abandonnés des dernières classes de la société (...) C'est sous l'inspiration de votre livre que j'ai conçu le projet de fonder une maison pour y élever les orphelines pauvres de notre département; il me semble que le moment est opportun, toute notre ville est sous le charme de votre style entraînant; ceci détermine ses habitants à se montrer plus généreux pour notre œuvre. Honneur à vous, Monsieur, j'applaudis sincèrement à vos grandes pensées» (Lettre datée du 20 octobre 1843, signée Damourette, prête à Châteauroux). «J'ai prêché dans le désert, tout au contraire, vos semences ont déjà produit des fruits. A votre voix, les Colonies agricoles s'organisent, d'autres améliorations surviendront, et tôt ou tard, vos idées triompheront» (Lettre datée du 29 mars 1843, signée Lovencourt Aîné, notaire à Châteauroux). «Deux amis de l'humanité souffrante (...) descendirent dans ce pitoyable repaire de la misère (un immeuble en ruines de Breslau) et y trouvèrent plus de cent enfants, en partie couverts de maladies dégoûtantes, idiots, aveugles ou sourds, en partie parvenus dès leur jeunesse au dernier degré du vice. (...) Un tableau fidèle de ces scènes exposé dans nos journaux, par rapport à la sensation produite par vos *Mystères* et un appel au public pour remédier à cette misère produisirent des sommes importantes, si bien qu'un comité composé des hommes les plus honorables de la ville fut nommé pour administrer ces fonds et ériger une école pour les enfants nécessiteux. Les cavernes furent rendues habitables. Mais ce n'est pas à Breslau seul, la province aussi fait des entreprises semblables : tout imite Breslau, et la philanthropie changera en un instant la face de la Silésie» (Lettre datée du 11 janvier 1844, signée Anton Hübner).

Sous l'influence du christianisme social s'élabore même une représentation *messianique* de l'écrivain, nouveau Christ ami des prolétaires : «Personne n'osera élever la voix contre vous, parce que vous êtes la vérité, et la vérité, c'est Dieu. Oui, la vérité c'est Dieu et celui qui la proclame n'aura rien à craindre; persévérez, homme de bien, persévérez dans votre noble mais utile tâche» (Lettre datée du 7 septembre 1843, signée Goguille, ouvrier vitrier). «Écho fidèle et saint des sanglots de tes frères Foyer d'un noble amour; tes larmes, tes prières, Rayons divins et purs réchauffent bien des cœurs. Courage, ami; poursuis ton œuvre commencée Pour la cause du pauvre; elle est grande et sacrée. ... Dieu te comptera tes sueurs !»

(Lettre datée de septembre 1843, signée «un pauvre»).

Les témoignages sur le pouvoir charismatique de l'écrivain ne cessent d'affluer à son domicile : maître du Verbe, Süe est consacré (au sens le plus fort du terme) comme (re) Créateur de la Société, et il se voit conférer une légitimité qui ne doit rien à la norme esthétique : «Lorsqu'un livre vous élève l'âme et vous rend la vertu plus chère,

19—Toutes les lettres citées dans cet article sont données dans leur orthographe originale.

20—Süe, notamment, fait de Rodolphe le propriétaire-fondateur d'une ferme-modèle qui procure à ses employés bons salaires et bonne nourriture, mais ne recrute que «les meilleurs sujets du pays», afin de créer une saine émulation de la «vertu». *Les Mystères de Paris*, pp. 223-227. L'idée de cette ferme-modèle a probablement été inspirée par les premières colonies agricoles fondées par des philanthropes.

comptez qu'il est fait de main de maître. Ces paroles si justes de Labruyère sont la consécration de votre ouvrage, Monsieur, et elles me sont revenues en mémoire chaque fois que vos généreux enseignements parlant à mon cœur m'engageaient à soulager quelque obscure misère, ou me faisaient verser des larmes, hélas ! d'impuissance» (Lettre datée du 6 août 1843, signée Mathilde-Charlotte).

Aucune des lettres reçues par l'écrivain ne célèbre son *talent littéraire* si ce n'est pour le définir aussitôt par la valeur morale du sujet abordé et du projet attribué à l'écrivain, et faire de lui le précurseur d'une «nouvelle littérature», correspondant à un usage social qui ne soit pas la simple jouissance esthétique des «classes supérieures».

«... Voilà le Progrès de l'époque. Tout homme qui pense peut correspondre avec le foyer de la Pensée : le Peuple donne la main à son chef : un grand poète, un grand écrivain doit descendre à nous pour nous mettre à son niveau. La littérature est aujourd'hui mère nourricière et non plus un assemblage de mots inutiles au bien-être général» (Lettre écrite par Varin, ouvrier, rédacteur de la *Ruche Populaire*). «Partout en Europe, la conclusion est que l'auteur (des *Mystères*) semble appelé à exercer une immense influence sur la littérature européenne, et à lui imprimer une tendance d'utilité morale jusqu'ici inconnue ou négligée» (Lettre datée du 3 septembre 1843, écrite par Arlès-Dufour, banquier et disciple d'Enfantin). «Ce qui fait votre gloire, Monsieur, ce sont les grandes et belles pensées qui vous animent pour l'amélioration et par conséquent le bonheur de vos concitoyens, la prévention du crime, la récompense de la vertu. Si la société d'une voix unanime n'accueille pas vos vœux, c'est qu'elle n'est pas encore à votre hauteur, c'est que vous êtes, Monsieur, en avance de votre siècle» (Lettre datée du 28 mars 1843, la signataire est une jeune Anglaise élevée en France).

L'alliance entre le Poète-Guide et le Peuple, thème pré-quarante-huitard qu'il n'est pas étonnant de retrouver sous la plume de socialistes utopiques, et la direction d'une avant-garde littéraire et sociale, sont imposées à l'écrivain avec la douce, mais non moins efficace, violence de l'éloge; Süe, au demeurant, ne tarde pas à s'identifier à l'image qui lui est si flatteusement renvoyée : roturier en mal d'argent, plus ou moins bien toléré dans le grand-monde, littérateur sans prestige intellectuel (21), il ne balance guère à reprendre sur lui-même le jugement porté par le public, et à élaborer une théorie conséquente de sa pratique.

«Notre unique espoir est d'appeler l'attention des penseurs et des gens de bien sur de grandes misères sociales, dont on peut déplorer, mais non contester, la réalité. (...) Cet ouvrage, que nous reconnaissons sans difficulté pour un livre mauvais au point de vue de l'art, mais que nous maintenons n'être pas un mauvais livre au point de vue moral, cet ouvrage, disons-nous, n'aurait-il eu dans sa carrière éphémère que le dernier résultat dont nous avons parlé (certaines personnes ont été convaincues de la nécessité de la charité), que nous serions très-fier, très-honoré de notre œuvre. Quelle plus glorieuse récompense pour nous que la bénédiction de quelques pauvres familles qui auront dû un peu de bien-être aux pensées que nous aurons soulevées !» (*Les Mystères de Paris*, p. 424).

«Plusieurs esprits graves, délicats, élevés, ayant bien voulu nous encourager dans nos tentatives, et nous faire

parvenir des témoignages flatteurs de leur adhésion, nous devons peut-être à ces amis connus ou inconnus de répondre une dernière fois à des récriminations aveugles, obstinées, qui ont retenti, nous dit-on, jusqu'au sein de l'assemblée législative.

Proclamer l'odieuse immoralité de notre œuvre, c'est proclamer implicitement, ce nous semble, les tendances odieusement immorales des personnes qui nous honorent de leur vive sympathie. C'est donc au nom de ces sympathies autant qu'au nôtre que nous tenterons de prouver par un exemple, choisi parmi plusieurs, que cet ouvrage n'est pas complètement dépourvu d'idées généreuses et pratiques» (*Les Mystères de Paris*, p. 491).

Mais, surtout, l'intervention d'une certaine partie du public va modifier les conceptions sociales de l'écrivain et déterminer un mode d'écriture d'une radicale originalité.

Prédisposé par ses origines de classe à proposer la charité individuelle comme remède à la misère, Süe en découvre rapidement les limites : le tiers des lettres qui lui sont adressées ont pour objet de réclamer à l'écrivain «qui a si bien parlé de la misère» des secours en argent ou des recommandations pour un emploi. Fort habilement, ces quémandeurs identifient leur cas à celui des malheureux personnages des *Mystères* injustement frappés par le sort, et font coïncider la personne de l'écrivain avec son héros positif.

«Monsieur, dans votre livre, il y a tant de paroles consolantes, votre Rodolphe est si bon, si généreux, si compatissant, il aime tant à faire le bien que j'ai espéré en vous (...) Soyez, Monsieur, aussi bon que votre Rodolphe» (Lettre datée du 7 juillet 1843, signée J. Farnault). «Je me suis persuadée que vous avez l'âme généreuse et charitable de Rodolphe...» (Lettre datée du 19 juillet 1843, signée Madame Castin). «... Rappelez-vous que dans votre ouvrage, il est dit qu'il faut secourir celui qui souffre, non pas demain, mais aujourd'hui... J'attendrai donc, vous ma Providence, que vous m'annonciez tout de suite l'heureux moment auquel je pourrai vous voir...» (Lettre datée du 18 octobre 1843, signée Antonia, veuve d'Agros).

Projection forcée de la fiction sur le réel, qui rencontre l'approbation de l'écrivain, pris au jeu de son roman et de son héros philanthrope, et qui, dans un premier temps envoie de l'argent à ceux qui lui en réclament (en témoignent des séries de lettres, demandes de secours suivies quelques jours plus tard de remerciements... et de nouvelles demandes). Mais les ressources de Süe ne sont pas inépuisables, comme celles de son héros princier (22). Il tente alors d'utiliser ses relations mondaines, et passe les «cas intéressants» à quelques personnages fortunés (Baronne de Rothschild, vicomte d'Orsay, etc.) ou à des lecteurs en qui le feuilleton a éveillé une vocation de philanthrope, transformant ainsi son domicile en un Bureau de Charité et de Placement; en collaboration avec lui, la *Ruche Populaire*, journal rédigé par des ouvriers parisiens, publie régulièrement une liste de malheureux désignés à la charité de quelque généreux donateur.

21—Genre littéraire mineur, le roman est, en cette première moitié du dix-neuvième siècle, fortement déclassant pour les écrivains qui le pratiquent. Il ne conquerra ses lettres de noblesse (bourgeoise) et sa légitimité qu'à la fin du siècle.

22—«Rodolphe pratique une prodigalité (...) qu'il lui est impossible de mener sans pomper, tel un vampire, toutes les ressources de sa petite principauté allemande jusqu'à la dernière goutte.» K. Marx, *La Sainte Famille*, tome III (2-3) des *Œuvres complètes*, trad. J. Molitor, Paris, A. Costas, 1924-1954.

Mais très vite, et sous l'influence d'une partie de ses lecteurs (et, notamment, les innombrables disciples de Fourier, Proudhon, Saint-Simon) qui lui écrivent pour l'informer sur la théorie sociale, les abus et scandales de toute sorte, et déclarent voir dans le roman l'expression d'une philosophie sociale novatrice (23), Süe délaisse les appels à la Charité individuelle, pour un examen systématique et raisonné des causes et remèdes de toutes les «tares sociales» : «éducateur» du public fortuné, Süe est aussi l'élève de ceux de ses lecteurs qui ont déjà étudié la «question sociale» et entendent le voir donner une publicité à leurs travaux et leurs théories.

«Étant persuadé qu'en dévoilant les plaies de la population de Paris, votre but était de stimuler le gouvernement à y porter remède; par conséquent en publiant les remèdes mêmes de certaines plaies votre but serait atteint encore plus vite, c'est pour cette raison que je prends la liberté de vous adresser ci-contre un projet de réforme du régime du Mont-de-Piété, que je vous prierai de faire participer aux moyens que vous avez à votre disposition si toutefois ce projet vous convient.» (Lettre datée du 11 octobre 1843, signée Picard, chef de comptabilité. La brochure jointe avait été adressée 12 ans plus tôt au préfet de la Seine, qui ne répondit pas).

«Elève attentif» et lecteur éclectique, Süe dépouille les nombreuses brochures et notes documentaires qui lui sont adressées, et n'hésite pas à les utiliser pour la rédaction de son roman, où la narration littéraire est plus ou moins complètement délaissée au profit d'une exploration (reportage avant la lettre) des lieux problématiques de la société, assortie d'une série de propositions destinées à en améliorer le fonctionnement.

«Résumons en peu de mots les idées pratiques ou théoriques que nous avons tâché de mettre en relief dans cet épisode de la *vie de prison*.

Nous nous estimerions très-heureux d'avoir démontré : L'insuffisance, l'impuissance et le danger de la réclusion en commun... Les disproportions qui existent entre l'appréciation et la punition de certains crimes (...) et de certains délits (...) Et enfin l'impossibilité matérielle où sont les classes pauvres de jouir du bénéfice des lois civiles» (*Les Mystères de Paris*, p. 765).

«(...) Maintenant, quelques mots sur la scène précédente. Malheureusement, il faut l'avouer, l'indignation du misérable frère de Jeanne Duport avait été légitime...

Oui... en disant que la loi était *trop chère* pour les pauvres il disait vrai.

Plaider devant les tribunaux civils entraîne des frais énormes et inaccessibles aux artisans, qui vivent à grand'peine d'un salaire insuffisant. (...)

Lorsque des gens sont trop pauvres pour pouvoir invoquer le bénéfice d'une loi éminemment préservatrice et tutélaire, la société ne devrait-elle pas, à ses frais, en assurer l'application, par respect pour l'honneur et pour le repos des familles ?» (*Les Mystères de Paris*, p. 698).

«(...) Nous conduirons le lecteur à Bicêtre. Cet immense établissement (...) sert aussi de lieu de refuge à sept ou huit cents vieillards pauvres, qui sont admis à cette espèce de maison d'invalides civils lorsqu'ils sont âgés de soixante-dix ans ou atteints d'infirmités très-graves. (...)

23—En juin 1843, par exemple, Gatti de Gamont adresse à Süe deux ouvrages de sa composition sur la Théorie de Fourier, en ajoutant : «les *Mystères* sont à mes yeux l'un des ouvrages les plus profonds, les plus philosophiques qui aient paru à cette époque.» On ne rappellera pas l'intérêt passionné des jeunes hegelien, comme Zychlinsky (Szeliga) ou Stirner, pour les *Mystères*.

Le recours à la documentation : le dialogue écrivain-public

Lettre du 15 mars 1843

Le 15 mars 1843, Monsieur Allier écrit à Süe pour lui dédier un ouvrage qu'il vient d'écrire sur les prisons et les sociétés de patronage et lui annoncer la création d'une «Société pour le patronage des Ateliers et la fondation de colonies agricoles en faveur des jeunes garçons pauvres du département de la Seine.»

Feuilleton publié le 17 mars 1843, *Les Mystères de Paris*, p. 491.

«Sous la présidence d'un des hommes les plus éminents, les plus honorables de ce temps-ci, le comte de Portalis, et sous l'intelligente direction d'un véritable philanthrope au cœur généreux, à l'esprit pratique et éclairé, M. Allier, une société vient d'être fondée dans le but de venir au secours des jeunes gens pauvres et honnêtes du département de la Seine, et de les employer dans des colonies agricoles. (...)

Nous sommes très fier, très heureux de nous être rencontré dans un même milieu d'idées, de vœux et d'espérances avec les fondateurs de cette nouvelle œuvre de patronage; car nous sommes un des missionnaires les plus obscurs, mais les plus convaincus de ces deux grandes vérités : qu'il est du devoir de la société de PRÉVENIR LE MAL et d'encourager, de récompenser LE BIEN autant qu'il est en elle ».

Feuilleton publié le 16 mars 1843, *Les Mystères de Paris*, p. 491.

«A l'une des dernières séances législatives, un pétitionnaire, frappé, dit-il, de la misère et des souffrances des classes pauvres, a proposé entre autres moyens d'y remédier, la fondation de maisons d'invalides destinées aux travailleurs».

Ce projet, sans doute défectueux dans sa forme, mais qui renfermait du moins une haute idée philanthropique digne du plus sérieux examen, en cela qu'elle se rattache à l'immense question de l'organisation du travail, ce projet, disons-nous, a été accueilli par une hilarité générale et prolongée».

Lettre du 30 mars 1843, signée Deloin

«L'auteur de la pétition qui demande la création d'hôtels d'invalides civils pour les deux sexes (...) désirent, Monsieur, vous faire part de son travail et du plan qu'il donne à cette institution qui est aussi importante sous le rapport politique qu'elle l'est sous le rapport moral, espérant, Monsieur, que vous serez assez obligeant pour l'aider de vos bons conseils et de vos lumières dans un travail aussi difficile et au-delà de ses capacités littéraires de manière à pouvoir représenter convenablement son projet à la session de 1844».

Lettre du 19 juin 1843, d'un avocat (Keyler) d'Amsterdam

«(...) Il est un épisode des *Mystères de Paris* qui m'a singulièrement frappé, c'est l'entretien de Pique-Vinaigre et de sa sœur, entretien destiné à prouver combien en France la justice civile est inabordable pour les pauvres. Cette circonstance que vous avez peinte avec les vives couleurs que vous employez si bien, je l'éprouvai absolument (...) Eh bien ! Monsieur, cette monstruosité qui souille votre législation n'existe pas dans notre pays, et, je le dis, avec orgueil national, la Hollande a fourni à cet égard un exemple digne d'être suivi par ceux qui prétendent en toutes choses se trouver à la tête de la civilisation du monde entier.* Chez nous, le plus pauvre peut se pourvoir en justice sans que la pauvreté soit le moins du monde un obstacle à ce qu'il fasse valoir ses droits. (...) C'est ce chapitre (de la Procédure civile hollandaise) que j'ai traduit en français presque littéralement; je vous l'envoie pour en faire tel usage que vous jugerez utile».

* Souligné par nous.

Lettre du 21 juin 1843, signée Tellier de Blansy, consul de France à Gènes

«C'est dans le Piémont qu'a pris naissance la belle institution de l'Avocat des Pauvres (...).

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous envoyer une note sur ce sujet que vous êtes digne d'apprécier et de faire valoir; car votre admirable talent vous a déjà valu le titre de défenseur des pauvres; et grâce à vous, ils pourront peut-être voir améliorer une position que vos tableaux déchirants ne permettent plus de laisser sans adoucissement» (suivent huit pages de notes sur le Code piémontais)

Feuilleton du 24 juin 1843, *Les Mystères de Paris*

«(...) Nous avons reçu de nouvelles réclamations et quelques documents curieux, les uns de Hollande, les autres d'Italie; nous donnons ces renseignements ci-après, en exprimant toute notre gratitude aux personnes qui nous ont fait l'honneur de nous les adresser. (...) Il est au moins étrange que la France, qui devrait marcher à la tête de la civilisation,* ne fasse pas jouir les classes les plus nombreuses et les plus laborieuses de la société des charitables avantages qui leur sont acquis chez presque toutes les nations d'Europe (...).»

Suivent les notes intégralement recopiées par Sûe, des passages des codes hollandais et italien que lui ont adressés ses correspondants; il y ajoute une note, également communiquée par un de ses correspondants, sur le fonctionnement des Monts-de-Piété italiens.

* Souligné par nous

(Nombre d'éditeurs ont supprimé le passage ci-dessus du texte original).

Lettre du 14 août 1843, signée Destigny

«La mort du pauvre Hégésippe Moreau nous a fourni la triste preuve (de ce que vous écrivez sur les hôpitaux). Si notre ami Félix Pyat n'avait racheté le cadavre du nouveau Chénier, les anatomistes s'en seraient emparé, car déjà Moreau était étendu sur la table de dissection de l'amphithéâtre, à la Charité, quand la Société des Gens de Lettres est venue le soustraire au scalpel».

Feuilleton du 24 août 1843, *Les Mystères de Paris*, p. 842.

«Oui, de nos jours, des hommes dont les talents, dont la science, dont l'intelligence ont été estimés de leur temps, obtiennent à grand-peine une place (à l'hospice de Bicêtre) (...) Sans doute, c'est là une question d'humanité, de pudeur, de dignité nationale pour un pays qui prétend marcher à la tête des arts, de l'intelligence et de la civilisation; mais l'on n'y a pas songé... Car Hégésippe Moreau et tant d'autres rares génies sont morts à l'hospice ou dans l'indigence. Car il n'y a pas ici, comme à Londres, un établissement charitable où un étranger sans ressources trouve au moins pour une nuit un toit, un lit et un morceau de pain...» (Et Sûe de citer alors en note la société de bienfaisance, fondée à Londres par le comte d'Orsay, et dont il a reçu, par lettre, les statuts détaillés).

Un tel asile serait le rêve de l'artisan veuf ou célibataire qui, après une longue vie de privations, de travail, de probité, trouverait là le repos, le bien-être qu'il n'a jamais connus.

Malheureusement (...) ce sont en grande partie d'anciens domestiques qui jouissent de ces retraites, grâce à l'influence de leurs derniers maîtres. (...) Ceci nous semble un abus révoltant. (...) Ne serait-il pas juste, moral, humain, que les places de Bicêtre et celles d'autres établissements semblables appartenissent de droit à des artisans choisis parmi ceux qui justifieraient de la meilleure conduite et de la plus grande infortune?» (*Les Mystères de Paris*, p. 843).

L'écrivain suit alors de très près l'actualité sociale et politique, et n'hésite pas, depuis la tribune qu'est le feuilleton, avec la tranquille arrogance que lui confère l'appui de son public, à interpeller directement le pouvoir législatif.

«Peut-être nous accusera-t-on, à propos de l'extension donnée aux scènes suivantes, de porter atteinte à l'unité de notre fable par quelques tableaux épisodiques; il nous semble que dans ce moment surtout, où d'importantes questions pénitentiaires, questions qui touchent au vif de l'état social, sont à la veille d'être, sinon résolues (nos législateurs s'en garderont bien), du moins discutées, il nous semble que l'intérieur d'une prison, effrayant pandémonium, lugubre thermomètre de la civilisation serait une étude opportune. (...) On nous excusera donc d'avoir groupé autour de plusieurs prisonniers, personnages connus de cette histoire, d'autres figures secondaires, destinées à mettre en action, en relief, certaines idées critiques, et à compléter cette initiation à la vie de prison.» (*Les Mystères de Paris*, p. 679).

La Chambre dénonce-t-elle l'immoralité de ses écrits, il exige un droit de réponse dans le *Journal des Débats*, qui n'ose rien refuser à celui qui renfloue sa caisse au-delà de toute espérance, et les lecteurs volent au secours (théorique et moral) du romancier : «Ce livre (*Travail et Salaire*) vous fournira des moyens de persévérer dans votre œuvre et vous fournirait des armes pour vous défendre contre des attaques semblables à celles que vous repoussez dans le *Journal des Débats* du 16 Mars» (24), déclare à Sûe un lecteur qui lui envoie un ouvrage rédigé par un ancien procureur du roi à Reims.

Encyclopédie des sciences sociales et politiques sous la Monarchie de Juillet, le feuilleton des *Mystères* est aussi le lieu où s'exerce un «Contre-Pouvoir», dont la force réside seulement (mais cela n'est point négligeable) dans la légitimité que lui confère un public «bourgeois» réduit au silence par le système parlementaire (censitaire). Nombreux sont les correspondants de Sûe qui lui adressent une brochure d'étude sociale déjà présentée, en vain, auprès de la personne royale, ou des Assemblées : échec du système traditionnel (d'Ancien Régime) d'intercession, confiscation trop évidente du pouvoir politique par une fraction minoritaire de la classe dominante, incitent ces éléments de la petite (et moyenne) bourgeoisie et de «l'élite» ouvrière à faire de l'écrivain leur porte-parole, leur Représentant, surveillant d'un lieu singulier et non-institutionnel le fonctionnement des institutions.

24—Lettre à Sûe du 19 mars 1843, signée «Béranger, ouvrier en horlogerie, aujourd'hui rédacteur en chef de l'*Industriel de Champagne*». Sûe citera l'ouvrage envoyé pour sa propre défense, ce qui lui vaudra une lettre de son auteur, Tarbé.

«Par vous l'ouvrier traite enfin avec les potentats du monde ! Par vous, le Peuple est libre ! Et fort dans sa réclamation !...» (Lettre collective des rédacteurs de la *Ruche Populaire*). «Je vous prie, Monsieur, de bien vouloir accepter un exemplaire d'un ouvrage que vous avez traité avec bienveillance; permettez-moi de vous féliciter d'avoir obtenu un suffrage tel que le vôtre; ce succès me consolera du silence gardé à mon égard par tant de gens sur l'approbation desquels j'avais cru pouvoir compter : en attachant le titre de mon modeste volume au nom du roman de mœurs le plus brillant et le plus vrai de notre époque, vous m'avez traité mieux que je ne le mérite» (Lettre datée du 16 juin 1843, signée Tarbé, procureur du roi, «muté administrativement pour ses prises de position sociales»). «L'intérêt que vous témoignez par vos œuvres à la réforme des prisons me fait espérer que vous voudrez bien accueillir une étude d'architecte, qui a pour but cette réforme à laquelle vous prêtez un si puissant appui» (Lettre du 24 juin 1843, signée Blouet, architecte).

Ce sont des membres des mêmes couches sociales qui avaient élaboré la représentation christique de l'écrivain par référence à un mode ancien et légitime de suprématie de la Parole (transcendante) sur le Pouvoir; les éléments plus «progressistes», quant à eux, assignent Süe à cette position du champ social qui ne recevra d'appellation qu'un demi-siècle plus tard, lorsque les agents l'occupant constitueront un groupe revendiquant une identité collective : l'intellectuel (25). Intellectuel qui, parce qu'il a acquis un *nom* et une *position* dans tel ou tel sous-champ (littéraire, artistique, scientifique, etc.) où les conditions économiques et sociales d'accession au succès sont fortement dissimulées, est mandaté par les fractions dominées de la classe dominante (26) pour *intervenir* (intervention directe, ponctuelle, et «latérale») dans le champ politique.

«Faire un roman dans lequel il y a un enseignement quelconque, dans lequel on soulève des questions pleines d'intérêt pour la société et qui passent inaperçues du législateur : il faut être fort, il faut avoir une *position sociale*, sans cela on vous rit au nez, et toute la philosophie socialiste dont vous pouvez avoir fait preuve n'est plus que le rêve creux d'un vagabond...» (Lettre datée du 30 mai 1843, écrite par Privat d'Anglemont - petit littérateur de l'époque). «Succès oblige, à plus forte raison lorsqu'il y a conviction comme chez vous, et vous voilà maintenant *obligé* de continuer dans cette voie de moralisation sociale, je dirais presque socialiste, qui exige de fortes méditations et de profondes études, mais qui doit vous donner aussi d'ineffables jouissances» (Lettre signée Arlès-Dufour, déjà citée). «*Noblesse oblige*, dit le vieux proverbe; j'ajouterai : talent oblige aussi. Après l'éclatant succès des *Mystères de Paris*, il ne vous est plus permis d'écrire rien que pour le plaisir - vous avez accepté une mission sociale» (Lettre datée du 15 juillet 1843, signée Rodier de Labégudière, propriétaire à Anduze).

Le groupe des «pairs», quant à lui, interprète cette prise en compte des exigences du public comme un renoncement à la liberté de l'artiste, tout à la fois *auctor* et *auctoritas* de sa création, et l'anathème est rapidement lancé contre celui qui a dérogé, sous forme d'une épithète infamante : «populaire», mise en relief de la consécration hautement déclassante

Du feuilleton à la tribune de presse : une stratégie de contre-pouvoir

Note insérée dans *Le Journal des Débats* du 1er août 1843

Au rédacteur,

Monsieur,

«Je reçois la lettre suivante : auriez-vous la bonté de l'insérer ? Peut-être l'admirable exemple que donnent les villes de Montpellier et d'Avignon sera-t-il un jour imité (...) par la ville de Paris. Alors l'institution du Mont-de-Piété serait véritablement charitable, et les classes pauvres ne verraient plus grever leur avenir par un taux d'intérêt exorbitant.»

Eugène Süe

Monsieur,

«Vous serez sans doute bien aise d'apprendre que l'établissement éminemment philanthropique dont vous avez donné le plan dans le dernier feuilleton du *Journal des Débats* existe depuis bien longtemps à Montpellier sous le nom d'*Œuvre de Prêt gratuit et charitable* (...) A Avignon, le Mont-de-Piété prête à 4 %, tous frais faits (...)».

B.D.

Feuilleton du *Journal des Débats* du 13 juin 1843 (Le passage qui suit occupe l'intégralité de la place dévolue au feuilleton).

«Monsieur Eugène Süe nous prie d'insérer la lettre suivante : nous le félicitons d'avoir gardé le silence sur le singulier réquisitoire que Monsieur Chapuys-Montlaville a prononcé hier à la Chambre contre *Les Mystères de Paris*. De telles attaques n'ont rien de sérieux.

Au rédacteur

Monsieur,

A propos d'un chapitre des *Mystères de Paris* dans lequel j'essayais de prouver par l'exposition d'un fait dramatisé que les pauvres ne pouvaient presque jamais jouir du bénéfice de la loi civile, j'ai reçu les réclamations de plusieurs magistrats et officiers judiciaires. (...) Permettez-moi, Monsieur, de répondre à ce passage d'une lettre que Monsieur XXX, Président d'un tribunal civil du ressort de la cour royale de Nancy m'a fait l'honneur de m'écrire, passage résumant pour ainsi dire les diverses objections qui m'ont été adressées.» (Suivent de larges extraits de la lettre en question).

(Süe réfute ensuite longuement l'accusation portée dans cette lettre en s'appuyant sur deux autres lettres qui lui ont été adressées, sur certains passages, longuement cités, d'un opuscule qui lui a été envoyé, et sur un article du *Bulletin des Tribunaux* du 8 juin).

«Je n'aurais pas, Monsieur, de nouveau soulevé ces questions sans les réclamations que je viens de vous signaler; l'extrême bienveillance dont elles étaient empreintes, l'autorité morale que leur donnaient le caractère et la position des personnes* qui ont bien voulu me les adresser, motivaient cette réponse, ou plutôt cette preuve de déférence toujours et seulement due à une critique loyale, intelligente, et sérieuse*. C'est pour cela qu'il ne me convient pas de répondre aux attaques dont *Les Mystères* ont été hier l'objet à la tribune de la Chambre des députés.» (...)

Eugène Süe

* Souligné par nous

25—Il est de règle de dater l'apparition du terme de «l'affaire Dreyfus».

26—Et, dans une moindre mesure, de certains éléments de la classe dominée, en vertu de l'extrême respect des auto-didactes pour la culture légitime.

de l'écrivain par ceux qui se caractérisent par leur absence ou bassesse de goût.

«Le résultat du succès (*des Mystères*) a été de faire d'un romancier aristocratique, ou visant à l'être, et ironiquement sceptique, un auteur populaire et asservi à son public» (Sainte-Beuve, cité par J.L. Bory, *op. cit.*, p. 249). «Monsieur Eugène Süe est peut-être l'égal de Monsieur de Balzac en invention, en composition et en fécondité... (Mais Süe) a eu le tort de ne pas se livrer uniquement aux instincts de sa nature et de consulter les systèmes du jour, de les professer dans ses derniers romans, ce que Monsieur de Balzac n'a jamais fait. Au moins, lui, il n'a obéi qu'à ses instincts, ses inspirations favorites, et s'y est livré de plus en plus en artiste qui ne transige pas» (Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, cité par R. Guise, *art. cit.*).

L'écrivain exclu du champ artistique revendiquera de plus en plus une définition de sa création comme accomplissement d'un devoir social et moral, voire d'une mission politique.

«Nous savons combien cette œuvre est incomplète, imparfaite; nous savons tout ce qui lui manque, et sous le rapport du style, et de la conception, et de la fable. Mais nous croyons avoir le droit de dire cette œuvre honnête, consciencieuse et sincère» (27). «Je ressens, en terminant (ce livre), la satisfaction profonde que l'on trouve après l'accomplissement d'un grand devoir; car je le dis avec trop d'orgueil peut-être, cette œuvre avait à mes yeux l'importance d'un *devoir civique*. S'il en était ainsi, la plus glorieuse récompense de mes travaux serait de penser que J'AI BIEN MÉRITÉ DE LA DÉMOCRATIE» (28).

Stratégie de reconversion quelque peu maladroite, peut-être parce que prématurée : Süe, qui ne s'est jamais voulu penseur original, mais vulgarisateur éclectique du socialisme doctrinaire (29), n'a pu, de son vivant, bénéficier de l'appui d'un parti organisé qui eût officialisé et légitimé (au moins partiellement) la consécration émanant du public; plus tard, le mouvement ouvrier s'est rappelé que Süe, représentant idéologique de la petite et moyenne bourgeoisie, avait fait l'objet des plus vives critiques de Marx (dans les chapitres 6 et 8 de *La Sainte Famille*), et si *L'Humanité* publia le *Juif Errant* en feuilletons (en 1906-1907), c'est que l'anticléricalisme virulent de ce roman présentait un intérêt d'actualité dans la lutte pour la laïcité. Quant à la classe dominante, elle ne pardonna jamais à l'écrivain son rôle (supposé) dans la Révolution de 1848 : peu après l'élection de Süe à l'Assemblée Législative, l'amendement Riancey à la loi sur la presse frappa d'un timbre exceptionnel les journaux publiant des feuilletons romanesques, ce qui revenait à les supprimer.

La dissertation lauréate au concours de 1851 de l'académie de Châlons-sur-Marne, rédigée par un ancien secrétaire

général de la police lyonnaise, déclarait : «Pendant vingt ans, sous toutes ses formes, dans tous ses romans, Monsieur E. Süe a, par degrés successifs, inoculé au peuple ses idées, ses calomnies, ses excitations, ses appels à la révolte et à la guerre. Lorsque le 24 juin 1848 la société eut à se défendre contre la plus formidable des insurrections, que disaient ces malheureux qui l'attendaient avec un courage surhumain ? Ils disaient et ils pensaient ce qu'avait dit et pensé M. E. Süe. Ils mettaient en action ses romans. Las de souffrir et de travailler, ils venaient, les armes à la main, réclamer leur part de jouissance et de félicité : Dieu, selon M. E. Süe, n'a-t-il pas créé l'homme pour être heureux et, s'il ne l'est pas, n'est-ce pas la faute de la société ?» (cité par J.L. Bory, *op. cit.*, p. 350).

Double exclusion, donc, de l'écrivain, banni des histoires littéraires et du Panthéon socialiste. et qui ne doit peut-être sa récente redécouverte qu'au mouvement de «réinvention» du socialisme utopique.

Philanthropie et discours médico-social

Les lettres reçues par l'écrivain (30), tout autant que le roman qui les a partiellement intégrées, constituent une abondante documentation sur la vision du monde social, de type «philanthropique» (plus ou moins imprégnée par le socialisme utopique) dans les années qui précèdent la Révolution de 48.

Trois étapes se succèdent, en se superposant, dans la présentation des problèmes sociaux : incitation des «riches» à la pratique caritative, demande d'institution par le gouvernement d'une justice civile distributive récompensant la vertu au lieu de simplement punir le crime, enfin série de propositions visant à réformer les institutions et établissements publics ou à en créer de nouveaux; démarche qui va de pair avec une évolution du discours tenu, qui délaisse progressivement le vocabulaire moral et religieux pour recourir au vocabulaire médical.

La Charité avait été introduite dans le roman par un chapitre ainsi nommé, où l'on voyait Rodolphe la conseiller à une jeune marquise de ses amies, comme dérivatif à l'ennui conjugal : «Si vous vouliez vous *amuser* à faire le bien, rien ne vous plairait, rien ne vous intéresserait davantage.

27—Fin du *Juif Errant*, roman de Süe publié à la suite des *Mystères de Paris*.

28—Lettre aux abonnés des *Mystères du Peuple*, dernier ouvrage de Süe; cette lettre a été rédigée peu de temps avant sa mort.

29—«Les théoriciens agitent des questions de pure doctrine et formulent à leur manière les principes abstraits de la science sociale. Je me suis tracé un autre rôle : je me suis efforcé de populariser les idées générales du socialisme et ce qu'il y a de pratique dans chaque école.» Süe, *Aux électeurs*, élection du 23 avril 1850.

30—Les 420 lettres reçues par Süe et qui ont été conservées peuvent être classées en trois grands groupes, à peu près égaux numériquement : lettres célébrant le vedettariat de l'écrivain (demandes d'autographes, d'entretiens, envois de cadeaux, de fleurs, etc.), demandes et propositions de secours financiers, réflexions sur la question sociale. Il est malaisé de les classer d'après l'origine sociale de leurs auteurs, qui souvent n'ont pas indiqué leur profession. Dédurre cette origine sociale de caractéristiques stylistiques, orthographiques ou matérielles (qualité du papier) des lettres donnerait des résultats trop peu précis. Quant à l'origine géographique des correspondants, elle aussi impossible à chiffrer avec rigueur, elle est surtout française (et parisienne), mais une forte proportion de lettres en provenance de l'étranger témoigne du succès des *Mystères* dans divers pays européens, que ce soit dans la version française (langue que lit l'aristocratie et la bourgeoisie cultivée européenne), ou dans les traductions qui en ont été rapidement faites.

(...) Si vous vous *amusez* comme moi à jouer de temps en temps à la *Providance*, vous avoueriez que certaines bonnes œuvres ont quelquefois tout le piquant d'un roman» (*Les Mystères de Paris*, p. 282).

Occupation ludique (31) de l'aristocratie (de ses femmes surtout) dont elle est manifestation ostentatoire et attribut de classe, la Charité est considérée comme une affaire *sérieuse* par la petite bourgeoisie qui trouve là le moyen de se démarquer radicalement du Peuple, et de se doter, comme auxiliaire *bénévole* (de bonne volonté) de la classe dominante, d'une mission sociale. De nombreux petits notables écrivent à Süe pour lui recommander des cas de prolétaires méritants et demander des secours en leur faveur : ces pratiquants zélés de la délation caritative se reconnaissent le devoir d'encadrer «la classe pauvre», d'y trier le bon grain de l'ivraie, et de soulager la misère honnête, mais n'ont point les moyens de pratiquer à leurs frais la charité.

Quant à ceux qui s'adressent directement à l'écrivain en quémandeurs, ils se présentent, selon un modèle invariant, comme des fils de familles aisées et honorables, qui à la suite «de revers de fortune inouïs» ont perdu leur bien et leur position; la plupart d'entre eux, qui insistent longuement sur leur honneur et leur dignité, demandent à l'écrivain de leur consentir un prêt qu'ils promettent de rembourser rapidement, ou bien sollicitent une recommandation pour un emploi, généralement dans l'Administration. L'aspect particulièrement stéréotypé de ces lettres, qui présentent à peu près toutes le même curriculum vitae, laisse supposer que leurs signataires sont des habitués de ce «genre littéraire» qu'est la mendicité épistolaire. Ne pouvant se désigner eux-mêmes comme «bons pauvres», ils invoquent une origine sociale élevée (plus fictive que réelle) comme garantie de leur «vertu» naturelle.

Il est à noter d'ailleurs que cet Ancien Régime de l'Assistance Sociale n'est pas condamné par tous les ouvriers, fussent-ils même «organisés» : «Si dans notre conviction, le peuple ne peut être délivré ou secouru avec efficacité que par des mesures législativement prévoyantes, ce n'est pas pour nous une raison de méconnaître ou de repousser aveuglément les dons offerts avec délicatesse. Le rôle que Monsieur Eugène Süe fait remplir à Rodolphe dans les *Mystères de Paris* nous ayant inspiré l'idée de nous enquérir de familles honnêtes et malheureuses (...) nous faisons à l'humanité des personnes riches un pieux appel (...)» (*La Ruche Populaire*, page citée par Süe dans sa Lettre au Rédacteur, publiée à la suite du dernier épisode des *Mystères de Paris*). «Il est vrai que chacun devrait vivre par droit et non par charité, mais malgré cela, il est des misères de tant de sortes que la charité sera toujours nécessaire; puisse donc de bonnes âmes ne jamais cesser de l'exercer avec feu» (Lettre datée du 6 novembre 1844, écrite par

Agricol Perdiguier, écrivain-ouvrier). Séduction du «paternalisme», qui ne contredit pas la revendication d'un Welfare State «législativement prévoyant».

La pensée philanthropique se précise lorsque Süe, dans les *Mystères*, préconise un système légal de dénonciation et récompense de la «vertu».

«Répétons que l'on procède d'une manière incomplète et, ce nous semble, inintelligente et inefficace, pour inspirer aux classes pauvres et ignorantes l'horreur du mal et l'amour du bien.

Afin de les détourner de la voie mauvaise, incessamment on les menace des vengeances divines et humaines; incessamment on fait bruir à leurs oreilles un cliquetis sinistre; clefs de prison, carcan de fer, chaînes de bague (...) A qui fait le mal... captivité, infamie, supplice...

Cela est juste; mais, à qui fait le bien, la société décerne-t-elle dons honorables, distinctions glorieuses? (...) Par de bienfaisantes rémunérations, la société encourage-t-elle à la résignation, à l'ordre, à la probité, cette masse immense d'artisans voués à tout jamais au travail, aux privations, et presque toujours à une misère profonde? Non.

En regard de l'échafaud où monte le grand coupable, est-il un pavois où monte le grand homme de bien?

(...) Supposez une société organisée de telle sorte qu'elle ait pour ainsi dire les assises de la vertu, comme elle a les assises du crime;

Un ministère public signalant les nobles actions, les dénonçant à la reconnaissance de tous, comme on dénonce aujourd'hui les crimes à la vindicte des lois» (*Les Mystères de Paris*, p. 451).

Au dilettantisme de la charité pratiquée par l'aristocratie, est substitué un «espionnage de la vertu» examinée par des *professionnels* compétents qui en font une affaire *publique*, où la (re) valorisation de la Blouse encourage un «stakhanovisme» populaire, tout à la fois économique, politique et moral.

«Un tribunal auguste, imposant, vénéré, évoquerait devant lui, aux yeux d'une foule immense, un pauvre et honnête artisan (...) auquel on dirait : 'Pendant vingt ans, vous avez plus qu'aucun autre travaillé, souffert, courageusement lutté contre l'infortune (...) l'État vous assure une pension suffisante à vos besoins. Environné de la considération publique, vous terminerez dans le repos et dans l'aisance une vie qui doit servir d'enseignement à tous (...) Animés d'une salutaire émulation, ils lutteront d'énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, afin que d'être un jour distingués entre tous et rémunérés comme vous'...» (*Les Mystères de Paris*, p. 452).

Démarche «d'encouragement au Bien» et de distribution au «Peuple» de profits symboliques et de droits formels qui entraîne de longs développements juridico-économiques auxquels les lecteurs du feuilleton qui appartiennent aux fractions intellectuelles de la (moyenne) bourgeoisie participent activement : ces derniers préconisent (et Süe reprend assez souvent leurs propositions, voire les termes, de leurs lettres) la création d'une Assistance judiciaire gratuite pour les Pauvres, l'aggravation des peines sanctionnant l'abus de confiance, la réforme du Mont-de-Piété... (32). La question du *crédit*, tant financier que moral, est capitale

31—«Inconsciemment, Rodolphe a énoncé un mystère depuis longtemps dévoilé : la misère humaine elle-même, l'infinie dépravation, si elle est forcée d'accepter l'aumône, est contrainte aussi de servir de *jeu* et de divertissement à l'aristocratie de l'argent et de la culture, elle doit satisfaire son amour-propre et apaiser sa démancheaison d'orgueil. Les nombreuses associations de bienfaisance en Allemagne, les nombreuses sociétés charitables en Angleterre, les concerts, les bals, les spectacles, les banquets au bénéfice des pauvres (...) n'ont pas d'autre signification.» Marx, *La Sainte Famille*, chapitre VIII.

32—Les rares lettres d'ouvriers isolés reçues par Süe proposent des réformes sociales non pas ponctuelles, mais radicales (association des travailleurs) et Süe n'en tiendra guère compte pour la rédaction des *Mystères de Paris*.

pour eux, assez pour qu'ils identifient réforme sociale et extension du crédit à tous ceux qui le méritent.

Et la «Banque des Pauvres» fondée par Rodolphe dans la dernière partie du roman afin d'offrir aux chômeurs un prêt d'honneur gratuit a pour but de :

«Ne pas dégrader l'homme par l'aumône...

Ne pas encourager la paresse par un don stérile...

Exalter les sentiments d'honneur et de probité naturels aux classes laborieuses» (*Les Mystères de Paris*, p. 775) (33).

Parallèlement à ce système *bienveillant* (i.e. vigilant) de maintien de l'ordre social, Süe entreprend (toujours avec l'appui de ses lecteurs «intellectuels») une réflexion sur la prévention de la délinquance, conçue dans les termes mêmes du discours médical, et qui plus est de l'observation *clinique*, par opposition au traitement chirurgical : dans les tout premiers chapitres du roman, en un stade «pré-philanthropique», Süe avait recommandé la substitution de l'aveuglement à la peine de mort, afin que les criminels, mutilés dans leurs corps et rendus entièrement dépendants de leur entourage, puissent se régénérer moralement (34).

Quelques mois plus tard, dans un tableau qui préfigure Zola, Süe distingue deux démarches, l'une prophylactique, l'autre chirurgicale et réfute avec véhémence la seconde : «Le sombre tableau qui va suivre (peinture d'une famille où l'on meurt sur l'échafaud de père en fils et de mère en fille) : les pirates d'eau douce, a pour but de montrer ce que peut être dans une famille l'hérédité du mal, lorsque la société ne vient pas, soit légalement, soit officieusement, préserver les malheureux orphelins de la loi des terribles conséquences de l'arrêt fulminé contre leur père (...) Pour celui qui, plongé en naissant dans un foyer de dépravation domestique est vicié tout jeune encore, aucun espoir de guérison ! — Si ! si ! moi, je le guérirai, cet orphelin que j'ai fait, répond la société ! mais en temps et lieu... Pour extirper la verrue, pour inciser l'apostème, il faut qu'ils soient à point (...) Prison et galère, voilà mes hôpitaux... Dans les cas incurables, j'ai le couperet. Quant à la cure de mon orphelin, j'y songerai (...) mais patience, laissons mûrir le germe de corruption héréditaire qui couve en lui, laissons-le grandir (...)» (*Les Mystères de Paris*, p. 491).

Dans le discours médico-social qu'il développe ensuite et auquel certains de ses correspondants font écho, le Peuple est moins conçu comme une collection d'individus caractérisés par une même situation économique que comme un grand Corps malade requérant une thérapeutique spécifique ; la «maladie» du Peuple étant moins la misère, et ses conséquences pathologiques (faible résistance aux épidémies, mortalité prématurée, déformation physique) qu'une délinquance sévissant à l'état

endémique. Ainsi s'élaborent une recherche étiologique et un examen des traitements appropriés qui s'inspirent fidèlement de la science médicale : «C'est que le crime et la vertu sont à l'âme ce que la santé et la maladie sont au corps : la santé se communique rarement, la maladie toujours», écrit à Süe un ancien élève de son père, qui fut successivement préfet, Conseiller d'État, et administrateur du bagne de Toulon.

En conséquence de quoi la prison doit être considérée comme un lieu de traitement, et non de répression :

«Il est temps d'abolir échafaud et supplice

Pour transformer le bagne en un immense hospice
Ne sachant condamner, aimant mieux prévenir,
Je laisse aux hommes forts la douleur de punir»
(Extrait d'un poème adressé à Süe par le poète-cordonnier Savinien Lapointe).

Travail et éducation morale (voire religieuse) doivent concourir, dans la prison-hôpital, à la guérison des détenus : «Donnez-leur (les prisonniers) de l'ouvrage, ce qui les occupera et les amusera en même temps, veillez à leur éducation et à leur bonheur ; tâchez de guérir en eux les mauvais principes. Ceux qui sont incurables, gardez-les pour la vie afin qu'ils ne nuisent plus à la société» (Lettre à Süe, non datée, signée Macpherson Adams ; le signataire fait également référence aux récentes expériences américaines en ce domaine). Conséquence directe de cette approche médicale de la prison (35) : la délinquance doit être soignée à l'exemple de la maladie contagieuse (l'épidémie étant la forme socialisée de la maladie, comme la délinquance serait la manifestation d'une morbidité sociale).

A la mise en quarantaine correspond l'isolement carcéral, lequel toutefois ne peut être pratiqué dans les prisons existantes, prévues pour une vie communautaire : aussi trois architectes, lecteurs des *Mystères*, adressent-ils à Süe des projets de prison-modèle (36). De même, la prophylaxie de la délinquance doit être assurée par une vigilance préventive qui soustrait les enfants de délinquants (ou de familles à «risques», c'est-à-dire pauvres) à l'influence pernicieuse de leur milieu, puisqu'aussi bien le mal social n'est pas héréditaire mais le fait d'un développement *anormal* (37).

«Un jour aussi, peut-être, la société saura que le mal est une maladie accidentelle et non pas organique ; que les crimes sont presque toujours des faits de subversion d'instincts, de penchants toujours bons dans leur essence, mais faussés, mais maléficiés par l'ignorance, l'égoïsme ou l'incurie des

33—Une note en bas de page commente le projet détaillé de la *Banque* : «Notre projet, sur lequel nous avons consulté plusieurs ouvriers aussi honorables qu'éclairés, est imparfait sans doute, mais nous le livrons aux réflexions des personnes qui s'intéressent aux classes ouvrières, espérant que le germe d'utilité qu'il renferme (nous ne craignons pas de l'affirmer) pourra être fécondé par un esprit plus puissant que le nôtre.» Une seconde note cite longuement un article d'Esquiros, paru quelque temps auparavant dans *La Revue de Paris*, sur la question du Mont-de-Piété.

34—Proposition qui est la conséquence d'une représentation des éléments délinquants (en l'occurrence populaires) comme pure force *physique*, *corps* sauvage et dangereux de ce fait.

35—Rappelons que le premier ouvrage du docteur Villermé s'intitulait : *Les Prisons, telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être*, Paris, Méquignon-Marvis, 1820.

36—Thème de la contagion inévitable dans les grandes concentrations, qui se retrouve dans le principe des «colonies agricoles», où le relatif isolement rural doit guérir les jeunes délinquants d'origine urbaine ; cf. encore aujourd'hui les «philanthropiques» communautés rurales de désintoxication pour jeunes drogués.

37—Il est caractéristique que Süe, dans les *Mystères*, ait traité de la folie comme maladie analogue à la délinquance, et réclamé pour elle un traitement rigoureusement opposé : le rassemblement communautaire comme réapprentissage de la vie sociale.

gouvernants, et que la santé de l'âme comme celle du corps, est invinciblement subordonnée aux lois d'une hygiène salubre et préservatrice. (...) Les sinistres régions de la misère et de l'ignorance sont peuplées d'êtres morbides, aux cœurs flétris. Assainissez ces cloaques, répandez-y l'instruction, l'attrait du travail, d'équitables salaires, de justes récompenses, et aussitôt ces visages maladifs, ces âmes étioilées, renaîtront au bien qui est la santé, la vie de l'âme» (*Les Mystères de Paris*, p. 691).

Classé comme «progressiste» sous la Monarchie de Juillet, parce qu'il substituait la cure à la répression, le diagnostic au jugement, l'objectivation scientifique à l'anathème et à l'exclusion, ce discours médico-social s'inscrivait dans la double stratégie menée par les membres de la bourgeoisie intellectuelle (les «capacités») et l'écrivain lui-même pour la conquête d'une position sociale d'*experts*, fondée sur la Compétence et le Savoir.

Déplaçant l'ethnocentrisme de la classe dominante du domaine racial (les barbares contre l'humanité civilisée) au domaine médical (l'opposition entre population saine/population contaminée) (38), il impose la nécessité d'un corps de sémiologues-thérapeutes indispensables au bon fonctionnement social, intervenant avec assez d'opportunité pour prévenir les «crises» et atténuer leur violence.

«*Chirurgien d'un ordre plus élevé que le nôtre*, vous avez sondé les plaies hideuses qui rongent cette classe infirme et bourbeuse qui se

vautre dans la fange du crime» (Lettre datée du 22 septembre 1843); l'éloge adressé par un chirurgien-chef de l'Hôtel-Dieu de Reims à Süe illustre assez bien la position conquise par Süe au terme de sa démarche (théorique) philanthropique : reprenant les propositions émises par les penseurs «d'avant-garde» de son époque, leur donnant une publicité sans précédent par leur intégration dans une fiction réaliste, systématisant le recours (notamment par le jeu rhétorique de la métaphore filée) au vocabulaire médical, il conjugue le double prestige du Politique et du Scientifique (39) et peut s'autoriser, contre ses pairs qui l'ont exclu, du primat de la Science sur l'Art mais aussi revendiquer, face à la bourgeoisie intellectuelle qui l'a plébiscité, l'éminence de celui qui a su transposer avec éclat les méthodes d'une science dans un domaine autre.

Peut-être est-ce là la logique d'une trajectoire qui conduit «l'héritier», fils et petit-fils de médecins n'ayant pas conquis lui-même les diplômes requis, à se réapproprier, par une série de médiations et de déplacements, le crédit attaché au statut de ses ancêtres ?

38—Il va de soi que ce discours reprend en bonne partie le discours religieux et moral, mais le réactive en le laïcisant.

39—Prestige d'autant plus important que la Médecine est alors la pratique scientifique la plus avancée, dans ses méthodes et ses résultats.